

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, **PhiloCité** diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. **PhiloCité** propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Peu de gens savent être vieux

Vieillir n'est pas simple. Et peut-être moins encore dans une société qui valorise le changement, la nouveauté, l'adaptation, la performance, la vitalité et la jeunesse. La philosophie peut proposer deux angles d'approche de la vieillesse : le développement d'un art de vieillir, conforme à la conception antique de la philosophie, et une approche plus moderne, critique, qui souligne les enjeux et les limites de nos représentations de la vieillesse.

Le plus souvent notre préparation à la vieillesse est pragmatique : aménagement du logement, assurance-vie, assurance maladie,... Ce sont là des mesures de gestionnaire pour s'assurer les conditions *matérielles* de vieillissement les plus favorables. Mais cette préparation, qui reste rare et exige des moyens financiers, n'est pourtant pas suffisante, car elle laisse de côté les conditions *mentales* du bien vieillir. Il est en effet possible de « préparer » sa vieillesse mais aussi de « se préparer » mentalement à vieillir : mesurer les souffrances liées au sentiment de perte (perte des amis, perte de possibilités multiples), mesurer les effets psychiques de la dépendance (se préparer à l'hospice), l'image de soi qui se modifie (quelle image offre notre décrépitude ?

Comment vivre avec ?), mesurer l'évolution du rapport au temps et à la mort (le vieux, dit-on, n'a plus d'avenir, il n'a qu'un futur certain : la mort). Ce questionnement est encore plus difficile si l'on envisage la grande vieillesse, la décrépitude, la dépendance et la mort, qui sont refoulées dans un déni massif. Mais ce déni ne va pas de soi (dans d'autres cultures ou, antérieurement, dans la nôtre, il existe des traditions de préparation mentale à la vieillesse et à la mort). Et il risque de nous rendre la vieillesse plus rude à supporter encore et de nous conduire à une vie de rancœur, d'amertume ou de nostalgie.

Les vieux sont sans voix

Aux drames multiples de la décrépitude, de la dépendance et de la solitude qu'offre la vieillesse, nous en ajoutons d'autres, liés à nos représentations et à notre gestion de la vieillesse. Dans un contexte de vieillissement de la population, nous multiplions les discours *sur* la vieillesse : les économistes, sociologues, démographes et gériatres nous disent comment affronter le nombre sans cesse grandissant de « vieux » dans nos sociétés et l'allongement de la durée de vie. Mais y a-t-il place pour le discours *de* la vieillesse ? Or, si la vieillesse a déjà son lot de difficultés, n'y ajoute-t-on pas la privation d'une voix audible dans l'espace public ? Ce discours d'experts produit effectivement une sorte d'infantilisation : « *on cherche comment s'occuper au mieux de vous, mais on n'a pas besoin de savoir ce que vous en pensez* ». Les « vieux » risquent ainsi de devenir objets de mesures politiques (le Parlement wallon est en train de plancher sur les mesures pour faire face au vieillissement de la population) et non sujets.

La maison de retraite peut incarner le som-

met de cette logique : on y est paramétré, à partir d'une échelle (l'échelle de Katz) mesurant le degré de dépendance qui conditionne lui-même le taux de la prise en charge publique (s'il y a des intérêts financiers à l'invalidité totale, ne risque-t-on pas de l'encourager ?). La maison de retraite symbolise également l'absence de choix, dans une société qui est pourtant de plus en plus fondée sur la liberté et l'autonomie : on ne choisit ni son lieu de vie, ni son alimentation, ni ses partenaires de vie, ni son rythme, ni ses activités... Le seul choix finit par être celui de la vie même (ou de la mort).

Cette privation du choix rappelle un propos de Primo Levi : « *Qu'on imagine un homme non seulement privé des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, qu'on se perde soi-même* » (Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Laffont, 2005, p. 19).

Les vieux : des bouches inutiles ?

L'absence de réciprocité dans la formule « *as-tu besoin de quelque chose ?* » est un indice quotidien du même phénomène. Cette question, se voulant pourtant attentionnée, classe les « vieux » parmi les êtres surnuméraires, les bouches inutiles (bouches à nourrir mais sans voix), parce qu'elle oublie de questionner en quoi, nous, société, proches plus jeunes, nous aurions besoin que les « vieux » nous aident et nous soutiennent. Le vieux est alors conçu comme une charge, celui dont on doit s'occuper. Triste destin.

De là à franchir le cap consistant à perce-

« Ce n'est pas parce qu'on a un pied dans la tombe qu'on doit se laisser marcher sur l'autre »

François Mauriac,
(*Le Monde*, 19 août 1998).

voir la vieillesse comme une charge financière colossale portée par les jeunes, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement dans les JT et les discours politiques comme dans les esprits. Mais il s'agit là d'un stéréotype, non d'une évidence. On ne s'interroge pas avec suffisamment de précision sur cette question. Pourtant, des études canadiennes¹ permettent de déconstruire la masse compacte du stéréotype : on consommerait par exemple autant de médicaments à 40 ans qu'à 80 et on pourrait identifier les causes du coût massif des soins de santé dans d'autres facteurs plus marquants que l'âge des patients, comme le coût du développement technologique et des honoraires médicaux. Que les vieux soient un poids ou une charge pour la société n'est pas le seul stéréotype qui les disqualifie. Ils seraient résistants au changement, peu flexibles, incapables de s'adapter, d'utiliser les nouvelles technolo-

gies, laids, fragiles, malades, et les travailleurs vieux – dans certains secteurs, on devient vieux à partir de 45 ans – seraient plus souvent absents que les autres, et moins productifs.

Ces stéréotypes, présents partout, ne sont pas neufs. À la fin des années 60, un terme a même été inventé pour attirer notre attention sur notre tendance à stigmatiser la vieillesse : le mot « âgisme », créé sur le modèle des mots « racisme » et « sexisme ». Ces stéréotypes ne sont pas seulement dévalorisants, ils sont « performatifs »². Ils produisent des effets sur l'estime de soi et l'engagement dans son existence même. On finit par y croire ! Ce qui est terrible pour la personne qui se vit comme déclassée. Mais c'est terrible aussi pour la société, parce qu'assigner les vieux à leur sort de bouches inutiles, c'est aussi nous priver tous d'une ressource de savoir-faire et d'un champ d'expertise incontestable.

Un espoir...

Si les stéréotypes sont capables de transformer les individus et la façon dont ils vivent, nos représentations de la vieillesse offrent alors une piste non négligeable pour améliorer les conditions de vie de nos aînés. Si notre regard enferme actuellement les vieux dans

une identité purement négative, il peut aussi les en libérer si nous devenons capables de percevoir la vieillesse comme une chance et un réservoir d'expérience.

Percevons-nous effectivement bien la chance immense que c'est de vieillir ? N'y a-t-il pas dans nos familles une tante ou une soeur morte prématurément, dont nous pouvons penser qu'elle n'a pas eu cette chance ? Pouvons-nous nous réjouir à la perspective (ou à la réalité) de disposer peut-être de 10 ou 20 ans de vie supplémentaire ?

Comment penser aussi les personnes âgées en tant que catégorie sociale autrement que comme une charge ? Quels savoir-faire et compétences distinguent les anciens et leur donnent une expertise précieuse ? Quel regard, différent et précieux, sur le monde ou sur telle difficulté concrète leur donne la longue durée de leur vie ? Que voulons-nous savoir de leur compréhension de ce monde qui s'ouvre ? Quels sont les rôles qu'ils peuvent et veulent encore jouer, mieux ou autrement que les autres ? Comment pouvons-nous inventer des systèmes qui soutiennent leur engagement social, malgré la « retraite », puisque c'est aussi leur rôle social effectif et visible qui permettra à la représentation que nous en avons de changer ? Quels lendemains souhaitons-nous pour nous-mêmes ?

Ces questions nous invitent à un peu de recul sur notre représentation de la vieillesse. Elles cherchent aussi à nous stimuler à inventer des systèmes de solidarité inter-générationnels, nés du dialogue entre « jeunes » et « vieux », qui offriraient une alternative aux très coûteuses maisons de retraite, un avenir dont nous ne voulons pas³, symbolisant notre manque d'imagination, notre représentation négative et objectivante des vieux, et dénonçant notre manque d'humanité. –

Gaëlle Jeanmart

1. Commandées par l'Observatoire Vieillesse et Société (www.ovs-oas.org/ovs.html).
2. Le terme signifie que les discours ne font pas que décrire le monde, ils peuvent agir, transformer le réel.
3. Dans l'enquête de l'IWESP qui soutient la réflexion du parlement wallon sur la gestion du vieillissement de la population (www.iweps.be/publication/gestion-vieillesse-wallonie-aux-horizons-2025-2045-en-jeux-prospective/), la maison de retraite est présentée comme le 5^e choix des 45-55 ans, avant le dernier : la dépendance totale à la famille, considérée comme une entrave inassumable à la liberté des proches.